

Don l'Original de l'Ile aux Puces (Extraits)

Antonine Maillet

Volume 11, Number 5, August–September–October 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29752ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Maillet, A. (1969). Don l'Original de l'Ile aux Puces (Extraits). *Liberté*, 11(5), 80–96.

Don l'Orignal de l'Ile aux Puces

(Extraits)

I. De l'étrange naissance d'une petite île appelée à un grand destin.

Le long des côtes du pays que j'habite encore et qui se situe juste à côté du vôtre, avait surgi un bon matin, en pleine mer, en face d'un village dont l'orthographe ne m'est plus en mémoire, une espèce de tache jaune et qui avait toute l'apparence d'une baleine d'or.

En voyant ce phénomène encore jamais survenu si près de leur pays, les gens de la terre ferme se pressèrent sur la rive dès que l'alarme fut donnée et y passèrent la matinée dans la plus profonde contemplation. Puis à midi, la mairesse frissonna, agita son chignon emplumé, et déclara le fond de sa pensée en face du bourg rassemblé.

— C'est une île de foin, dit-elle.

Aussitôt le barbier, la chapelière, le marchand, le maître d'école, le banquier, la soeur hospitalière et les enfants avancés en âge, se déraidirent et leur extase s'évanouit.

— Ce n'est qu'une île, se passa-t-on de bouche en bouche, une île de foin.

Et chacun retourna à son négoce, ou à son état de vie, renvoyant l'île de foin à la mer qui l'avait mise au monde.

Cependant les océans qui accouchent d'îles ne les reprennent pas que celles-ci n'aient fait leur temps, accompli leur destinée, s'ébattant et s'ébrouant jusqu'à éclabousser les rives par trop proches et qui ne prennent assez tôt leurs précautions. Il en fut ainsi de l'île de foin dont les voisins avaient mal estimé la profondeur et la solidité.

Les gens de la terre ferme donc avaient détourné leurs yeux et leur attention de l'île, trop empressés à planter, sarcler, cueillir, vendanger, produire et marchander, pour s'occuper en plus d'une mince petite île de foin. C'est ainsi que l'île put germer et fleurir en paix, ignorée et abandonnée de tous les continents.

Mais une nuit, le gardien du phare ayant braqué son projecteur sur l'île, sentit quelque chose grouiller sous sa chemise : il venait d'apercevoir entre les foin, au bout de sa lorgnette, toute une espèce sautante, volante, piquante, sur pattes, qui ressemblait étrangement à un peuple de puces. L'île de foin était habitée, habitée par la gente la plus exécration et infectieuse que pût redouter un voisin polissé et honorabilisé par des siècles de culture.

L'île de foin était une île aux puces.

Le gardien ne perdit pas de temps. Il descendit sans les compter les cent trente-deux marches du phare et débarqua, le souffle court et la foi ébranlée, dans le village dormant du sommeil des justes. En moins d'une heure, les têtes les plus fortes consciencieusement portées par la mairesse, le barbier, la chapelière, le marchand, le maître d'école, le banquier et la soeur hospitalière, entouraient la figure blême et haletante du gardien. Et là, sur la place, dans une nuit sans lune et sans étoiles, les habitants du continent apprirent que l'île de foin était une île aux puces. Et ils résolurent cette nuit-là de la détruire.

La destruction d'une île pouvait paraître à qui ne s'était jamais attelé à pareille tâche une expédition d'enfants-pirates. Il s'agissait tout bonnement de la renvoyer à ses lieux d'origine, en l'occurrence au fond de la mer. Et comme elle avait déjà trop grossi pour qu'on réussît à l'y enfoncer d'un seul coup de pied ou à coups de bâton, le barbier proposa qu'on la coupât en petits morceaux d'abord, puis que chaque quartier du bourg se jetât sur une tranche de l'île et lui fît son affaire. La chapelière trouva ce procédé indigne et malsain et offrit plutôt un puissant insecticide capable de calciner jusqu'aux racines de vie, et d'assécher l'île qui s'en irait flotter par les mers étrangères et échouer un jour à l'autre bout du monde. Le marchand émit l'opinion qu'il fallait la vendre

au pays voisin et pour ce, commencer tout de suite à publier la découverte d'un nouveau monde.

— Terra incognita, articula le maître d'école.

Mais à toutes ces philosophies la maîtresse resta sourde, continuant de ronger la dentelle de son collet monté.

Le banquier vint alors proposer de détruire les puces mais de sauver l'île, toute terre nue étant de nature une valeur immobilière que l'on pourrait exploiter ou habiter : avis auquel se rangea la soeur hospitalière, à la condition toutefois de ne pas faire mal aux puces.

Cependant, voyant qu'on délibérait si longtemps — il avait pu se succéder en effet des soleils depuis la découverte de l'île, et des lunes depuis celle des puces — le gardien avait remonté les cent trente-deux marches de son phare. Et c'est là, qu'à la pointe du ciel, de la terre et de l'eau, il vit le soleil se lever un bon jour sur l'extraordinaire et imprévisible événement qui fait la matière de cette tant véritable histoire. L'île aux puces était peuplée d'hommes, de femmes, d'enfants, de chiens, de chats et de lapins. Une race entière avait débarqué dans l'île, ou avait surgi d'entre les foins, ou avait émergé, comme ça, des puces. Quoi qu'il en fût, un peuple était né là, y ayant planté ses cabanes et creusé son puits. Il était là, droit debout, les pieds bien enfoncés dans la terre molle de l'île, la poitrine bombée, et le front fouetté par les quatre vents.

II. *Du royaume de l'île-aux-Puces
où régnait, en ces années-là,
le noble et redoutable Don L'Original.*

La petite île prit rapidement des proportions importantes. Car rien ne se peuple aussi vite qu'une terre isolée, ingrate et négligée de tous, les bonnes terres demeurant de droit le lot des gens de classe, de cette race rare et clairsemée qu'on appelle si scrupuleusement l'élite. En moins de temps donc qu'il en fallait pour édifier une famille honorable sur la terre ferme, la terre molle de l'île avait engendré un peuple.

Les citoyens du continent ne surent jamais comment s'était organisée la vie là-bas, à quel moment on avait structuré un gouvernement ou établi des lois ; mais ils apprirent par le gardien qu'un couronnement avait sûrement eu lieu, puisque l'Ile-aux-Puces était devenu un royaume. Tous les soirs en effet le phare pouvait suivre le cérémonial se déroulant autour d'une cabane un peu plus haute que les autres et devant laquelle trônait un colosse barbu, poilu et encorné, assis sur une souche.

Don l'Original ne portait des cornes postiches aux quatre coins de son bonnet de fourrure que pour assurer sa royauté. Mais la barbe et le poil était bien à lui. Il se couvrait les épaules d'une peau de chevreuil et les jambes de bottes en cuir de cochon. Ainsi vêtu, Don l'Original régnait sur l'Ile-aux-Puces en roi, et sur sa cabane en père d'un unique fils qui ne dormait à peu près jamais sous son toit. Non pas que Don l'Original n'eût tyrannisé son fils, Noume, le chevalier hardi et sans peur, mais parce que le valeureux Noume avait bien des chattes à fouetter ces nuits-là.

Les habitants de l'Ile-aux-Puces n'avaient qu'une moitié de mer à franchir pour débarquer sur la terre ferme. Aussi la terre ferme se sentait-elle constamment menacée.

— Leur île ressemble à une botte de soldat, disait le barbier.

— A un bâtiment de guerre, disait la chapelière.

Mais ni la chapelière, ni le barbier n'avaient jamais vu de guerre. Ils n'en parlaient que pour avoir lu l'histoire de la Guerre des Boers qui figurait au plus haut rayon de la bibliothèque municipale. Ils s'en étaient entretenus pendant trois mois et demi, argumentant sur tout, le style, les idées, la thèse, la langue, le style, la thèse, la division des chapitres, la composition, les idées, la langue, les mots, ne tombant d'accord que sur un point : les nègres étaient des barbares qu'il fallait mettre à leur place.

— Il faudra un jour les mettre à leur place, dit la mairesse au gardien du phare, une nuit qu'elle était montée faire une petite heure de vigie volontaire.

Devant cette tranquille résolution qui valut à Napoléon l'empire de l'Europe et à Boum-Boum Geoffrion celui de la

rondelle, le gardien exhiba ses quatre dents de bon chien de garde, toutes prêtes à dévorer l'île entière sur un seul mot de sa souveraine légitime. Cependant la mairesse cette nuit-là n'en dit pas davantage, conservant toutes ces choses dans son coeur.

III. *Du rêve abracadabrant que fit
la mairesse et de la grande
résolution qui s'ensuivit*

La mairesse occupait la première place dans la hiérarchie civile et à ce titre reconnaissait avec toute la municipalité que les plus grands hommages lui étaient dus. Les dames lui faisaient la révérence, les hommes s'inclinaient sur son passage, et les hauts fonctionnaires du bourg répétaient toujours après elle que le bon fonctionnement d'un Etat repose sur le sage gouvernement d'un seul. Ce sage gouvernement, la mairesse l'avait assuré pendant bientôt une génération, l'appuyant sur deux principes politiques à toute épreuve : « Bon sang ne saurait mentir, » et « Ce que femme veut, Dieu le veut ». Aussi la mairesse n'avait-elle jamais failli, en vingt-huit ans, de s'endormir en se mettant au lit.

Or voilà que l'apparition d'une île de foin, peuplée de puces, puis surpeuplée d'une race équivoque, venait de lui enlever le sommeil. C'est cette nuit-là qu'elle passa derrière le vitrage du phare, nuit décisive dont il fut question plus haut.

La mairesse, en effet, qui avait réglé pendant vingt-huit ans sa conduite de politique et cinquante-huit ans sa conduite de femme sur de solides principes de grandeur, connu, à la suite de Jeanne d'Arc, de Pauline et d'Athalie, la glorieuse et effrayante expérience d'un songe.

Après un copieux souper au pâté de foie gras et à la tarte au fromage, la mairesse avait fait cette nuit-là un rêve étrange et bouleversant. Elle avait assisté, impuissante, au choc de deux armées ennemies, surgies inopinément de son encrier

et de sa lampe de travail. Des milliers de petits soldats de bois, bien en chair et en poil, s'étaient affrontés sur sa table, brandissant pour toutes armes des crayons, des règles, des plumes, des épingles à cheveux et des brosses à dents. On se visait, frappait, tirait, sans qu'un seul mot ne fût prononcé de l'un ou l'autre camp. Puis un général ayant sauté à terre, toute son armée le suivit comme les moutons de Panurge, entraînant à sa suite l'ennemi qui se dressa en face. Et la guerre se poursuivit sur le tapis.

L'armée de droite était de beaucoup la mieux disciplinée. Elle avançait, bien rangée en bataille, étendard levé, visière rabattue, l'oeil farouche. Son chef marchait en tête, drapé dans un long sarrau de barbier. L'armée de gauche, au contraire, ressemblait à une troupe de mercenaires carthaginois, poussant, jurant, se battant à coups de crocs-en-jambe et de pieds de nez.

Puis sans trop savoir comment la métamorphose s'était produite, la mairesse se rendit compte dans le temps de le dire que l'armée avait grandi, envahissant toute la pièce, faisant craquer les murs, se répandant dans le village, dans les champs, le long des côtes, inondant la terre et les eaux de sa fureur belliqueuse. Le monde n'était plus qu'un vaste champ de bataille jonché de canons, de boulets, de morts, de demi-morts, de moins morts, de morts plus ou moins en train de rendre le dernier soupir.

Et tout à coup, voilà qu'un poilu se détacha de cette toile trop lugubre et se dressa comme un Lazare mal embaumé. Il s'avancait droit sur la mairesse figée derrière sa table. Puis lentement, comme s'il accomplissait un rite sacré, il tendit la courroie élastique de sa fronde et décocha une fève grosse comme une puce sur la tempe gauche de la mairesse. La surprise la réveilla en sursaut et elle comprit qu'elle avait rêvé. Elle passa sa main sur son front et une mouche s'envola.

Cette nuit-là, la mairesse ne dormit pas davantage. Elle se rendit tout droit au phare et colla son oeil contre la vitre de la lorgnette tout le reste de la nuit. Petit à petit, l'idée germa innocemment en elle que son rêve pouvait être un songe. Mais contrairement à Pharaon, elle ne chercha pas dans les prisons de ses Etats un pauvre Joseph qui pût l'inter-

préter. Elle se reconnaissait de taille à pouvoir seule faire le songe et en trouver la signification. Pour le moment, il importait de bien diagnostiquer le danger, d'estimer ses forces et de mesurer celles de l'ennemi. Le reste s'ensuivrait comme l'appétit vient en mangeant. Et puis, aux grands maux les grands remèdes, se dit-elle en elle-même, pendant qu'elle articulait tout haut pour le gardien :

— Il faudra les mettre à leur place.

Quelle serait cette place ? et par quels moyens les y remettre ? La mairesse ne livra pas cette nuit-là le fond de son coeur, mais redescendit les cent trente-deux marches de la tour en appelant chacune par son nombre.

IV. *Des loyaux et fidèles sujets de Don l'Original et de leur illustre origine*

Depuis la mort de la femme de Don l'Original, qui pleura sa grosse moitié de la moitié d'entrailles qui lui restait, la première dame de la cour, au royaume de l'Île-aux-Puces, était la Sagouine, infidèle compagne de Michel-Archange, écuyer du roi. Ce brave écuyer, colosse par nature et farouche par acquisition, avait été chercher femme chez un des plus grands noms du royaume : Jos à Pit à Boy à Thomas Picoté Viens-que-je-t'arrache.

Ce Jos à Pit à Boy, de son petit nom, était un tempérament fougueux, à qui on attribuait les plus célèbres exploits qui jamais fussent rêvés par vaillants chevaliers. On racontait dans l'île qu'enfant, il avait enfermé sa belle-mère, une mégère de six pieds et bien en chair, dans une cave à patates désaffectée. L'effroyable marâtre avait alerté le pays de ses cris, mais à tous les sauveteurs qui se présentaient, notre héros répondait candidement qu'en l'absence de leur père, ses frères et lui avaient égorgé un cochon qui, se refusant à mourir, faisait des siennes au fond de la cave. Après le troisième jour de l'agonie du cochon, toutefois, l'Ordre de la Bretelle

se réunit autour de Don Gros-Ventre, premier du nom et illustre père du présent roi, et la royale assemblée décida d'envoyer un éclaireur dans la cave des Viens-que-je-t'arrache. L'armée du roi délivra la vieille et traîna Jos à Pit devant Sa Majesté qui décida de déférer toute l'affaire à la justice paternelle de Pit à Boy à Thomas Picoté. Quand celui-ci rentra de la pêche à l'éperlan et qu'il apprit le glorieux exploit de son fils, il lui décocha une claque sur l'oreille et lui dit en riant de tout son ventre :

— La prochaine fois, mets-lui un bouchon, parce que c'est une garce qui nous a tout le temps, soit par la gueule, soit...

Mais le reste de la phrase fut emporté dans une giffle de la tendre femme qui n'avait pas laissé ses forces dans la cave, et qui avait quelques comptes à régler avec une famille qui l'avait prise pour épouse et mère.

C'est de cette famille que sortit la Sagouine, comme de la cuisse de Jupiter. La fille de Jos à Pit à Boy à Thomas Picoté Viens-que-je-t'arrache portait, réunies, toutes les vertus de sa lignée : l'intrépidité, le cran, la gueule, l'oeil prime, la ruse, le mépris absolu et souverain sur tout ce qui se prétendait de race supérieure à la sienne. Mais parmi son monde, elle n'avait de secret pour personne et de refus pour aucun. Cette Sagouine, à l'époque où se déroulaient les hauts et héroïques faits que raconte cette histoire, régnait en dame d'honneur sur toute l'Ile-aux-Puces.

Le second rang était occupé par la Sainte, femme effacée, s'il en fut, qui préférait garder pour elle et pour Dieu tous ses trésors personnels dont son émule la Sagouine était si prodigue. Elle présentait aux Puçois joviaux et fringants sa figure sèche et jaune d'ascète qui a mal digéré ses herbages et qui ne pardonne pas sa bonne digestion au reste de l'humanité.

Toute cette vertu n'avait pas empêché la Sainte, cependant, de mettre au monde un brave enfant de fils du nom de Citrouille, lequel, parvenu à l'âge d'homme, devait changer la couleur de son île. Mais pour le moment, Citrouille croisait en simplicité et en tendresse, depuis le jour où, pêchant les huîtres sur les côtes étrangères, il avait vu la belle Hélène se baignant au soleil.

A mesure que l'amoureux Citrouille dépérissait, Noume, dont il était le féal, acquérait des forces et de l'intrépidité. Ce preux avait déjà bien des exploits à son compte. Fils et petit-fils de rois, il révélait un esprit subtil et une âme conquérante. Noume ne sortait jamais de son île sans laisser tous les cœurs en feu ou en cendre sur son passage. Ce nouvel Alexandre savait mieux que tous ses devanciers dompter les juments récalcitrantes. Et les juments lui en savaient gré.

Le royal Noume avait, outre Citrouille, un fidèle compagnon dans la personne de son ancien maître d'armes, écuyer de son père et mari de la dame Sagouine, le valeureux et invulnérable Michel-Archange. Cet Archange avait reçu son nom de sa célèbre bataille avec un suppôt de Satan, le défunt Sam Amateur qui, au-delà de sa tombe, était venu déranger la tranquillité du pays. Je raconterai un jour cette lutte avec l'ange qui avait failli compromettre le salut de l'Ile-aux-Puces. Mais d'autres faits de gloire attendaient notre héros qui se tenait là, nouveau Don Quichotte, tout prêt à venger les faibles, à redresser les torts, à semer le vent pour récolter la tempête, déshabiller saint Paul pour habiller saint Pierre, faire des omelettes sans casser les oeufs, faire ce que doit, advienne que pourra. Et par-dessus tout, la grande maxime de Michel-Archange, écuyer du roi, était écrite en lettres d'or sur l'écusson familial : Le vin est tiré, il faut le boire.

Puis, pour égayer cette assemblée de braves, vivait à l'Ile-aux-Puces une princesse du sang, répondant au nom royal de la Cruche, déchue de ses droits pour quelque obscure faute de famille qu'on se transmettait de mère en fille, et dont il vaut mieux taire la nature. Cependant cette beauté n'avait pas perdu ses pouvoirs qui, auprès des chevaliers et des cheminots de l'île, rivalisaient avec ceux du seigneur Don l'Original.

Tel était le rang qu'occupaient, à l'époque des événements que rapporte notre récit, les principaux acteurs du grand drame qui devait introduire l'Ile-aux-Puces dans l'histoire du monde.

V. *De la conversation qu'eurent
un jour les Puçois autour
d'un baril de mélasse*

Ce jour-là, la Sagouine se présenta devant le roi de son île, l'oeil à pic et toutes griffes sorties.

— Eh ben ?... dit-elle.

Et toute l'assemblée fit silence. Michel-Archange et Citrouille regardaient par terre et les cheminots fixaient le ciel. En ce jour, il était tout picoté de nuages minuscules qui avaient l'air d'autant de dieux antiques, venus là pour applaudir le spectacle divertissant qui allait se dérouler en bas.

Alors Michel-Archange secoua la crinière qui lui couvrait les yeux et commença ainsi le beau discours qui mérite d'être rapporté en entier :

— Eh ben, c'est comme ça. J'étions là tous les quatre, moi, les cheminots, pis Citrouille. J'avons échoué la chaloupe sur la côte et jeté l'ancre. Pis je nous avons mis à grimper le rocher, à quatre pattes, sans souffler. Le premier qui nous a vus, c'est le gardien. Je le savons parce que c'est juste quand je passions sous la tour que ce chien de gardien a échappé sa lampe pis un de ses « que le diable... » Là, j'on pris nos jambes. Parsonne nous a aperçus dans les rues, je filions derrière les granges et les hangars à poisson. Si ben filer que l'un des cheminots a laissé trois quarts de sa chemise accrochée à une vitre de châssis. Pis je nous avons rendus au magasin. J'avons brossé nos hardes, redressé l'échine, ouvert la porte ben grande et nous v'là : tous les quatre en face de la mairesse, la chapelière, le barbier, le banquier et le marchandoux, caché derrière son comptoir. Ç'avait tout l'air que le gardien de la tour avait point perdu de temps. Toutes les grosses têtes du pays étions là, en concile yeucumulique, qui nous guettiont.

— Les vaches, articula la Sagouine.

— Les cochons, ajouta la Sainte.

Mais aucune de ces nobles bêtes ne réussissait à incarner la fureur des femmes devant la basse trahison de l'ennemi. Et la noble Sagouine cracha par terre trois fois.

Alors on apprit comment le marchand, sous l'oeil intimidant de la mairesse et de son escorte, avait refusé de vendre un baril de mélasse à la délégation de l'Ile-aux-Puces.

— Et le feu a pris : d'abord un feu de braise, ptptpt... pis un vrai feu de forêt, pshshsh ! Et tout d'un coup, ç'avait tout rasé la place. Ptptpt... pshshsh !... On s'est ouvri les yeux, et v'là qu'il restait plus rien que moi, les cheminots, pis Citrouille. Tout le monde avait sacré son camp.

— A part le vendeux, raide de peur comme un piquet, ajouta un cheminot.

— Ç'a fini là, conclut l'Archange.

A ce moment stratégique de la discussion, Don l'Original s'étira la jambe gauche, fronça un sourcil et s'ébroua. Puis imposant silence en levant vers le soleil son sceptre en forme de branche d'épinette, il dit solennellement :

— Godêche de hell !

Et toute l'assemblée du peuple comprit par ce discours du trône que les jeux étaient faits.

Alors on se jeta corps perdu et le cerveau échauffé dans un lumineux débat, digne de la plus auguste chambre des communes à qui échoit la grave responsabilité de se choisir un drapeau. Les cheveux se hérissaient, les pieds frappaient le sol, et les poings dessinaient dans le ciel de fantastiques arabesques.

— C'est d'abord la mairesse, dit la Sagouine, pis la chapelière, pis le barbier, pis le marchandeux...

— Pis ça sera les belles filles du village.

— Les belles filles, touchez point à ça. On se réservera les chapelières et les barbiers, nous autres, les hommes. Mais les belles filles, c'est le butin à Citrouille.

Citrouille fit un bond vers Michel-Archange, mais Don l'Original, levant son sceptre, les écarta l'un de l'autre.

— Pas de bagarre quand le soleil est encore debout.

— Ça l'a piqué, sacordjé ! C'est-y que j'aurions dit quelque chose de vrai ?

— Au temps qui va, reprit l'Original, tout ce qu'un homme peut s'enfouir dans la caboche, il peut se l'enfouir dans les tripes.

— Faut savoir si un homme qui louche par le pays d'en face en a encore, des tripes.

— Chacun son temps, Michel-Archange. Je me souviens quand t'as eu le tien. Ça se passait ce côté-citte de la bouchure.

— Vous avez ben dit : ce côté-citte de la bouchure. Je marche dans mon fumier, moi, pas dans le fumier des autres.

— C'est qu'il pue moins, le fumier des autres, risqua Citrouille.

— Pas quand ils te le mettent dans la gueule, sacordjé !

Alors la Sagouine se dressa, se secoua la croupe et lança à la face du ciel son plus redoutable défi :

— Je m'en vas en savoir plus long, moi, je m'en vas en apprendre le long pis le court.

— Faut pas se fier au monde.

— Le pain béni, c'est pas pour les esclaves.

— Pas de place pour tout le monde.

— Sacordjé !

— Prrrrt !

— Ça fait les gros.

— Mauvaise harbe pousse vite.

— Sainte Mère de Jésus-Christ du Bon Djeu !

— Batêche !

— Y a un couvert pour chaque potte.

— Le seul potte que tu couvriras, toi, c'est celui-là que tu t'assiras dessus.

— Jésus-Christ du Bon Djeu, taisez-vous.

— Comme qui dirait, qui donne à Dieu donne aux pauvres.

— Ouais !

— Taisez-vous !

— Sacordjé !

— Couic-couic ! Menton fourchu, bouche d'argent, nez quin-quinç...

— Godêche de hell !

Ainsi fut close la première échauffourée politique qui opposa l'Ile-aux-Puces à la terre ferme. Puis les Etats généraux se dispersèrent, heureux d'avoir fait leur devoir pour sauver la nation.

VI. *Du retour triomphal de Noume,
fils de Don l'Original, et du
récit de ses faits héroïques*

Un matin que les cheminots gonflaient d'air leurs accordéons ou pinçaient les cordes trop lâches de leurs guitares, les foins de l'Ile-aux-Puces frémirent soudain sous des notes inaccoutumées. Au loin, une goélette lançait à travers la brume son message d'espérance.

En moins de cinq minutes, tout l'Ile-aux-Puces avait grimpé au faite de tous les poteaux du royaume et là, les jambes roulées à double tour et la main en visière, il guettait la silhouette des mâts à l'horizon.

Tout à coup, un petit Puçois haut comme une botte cria de son poteau qu'il apercevait à l'est une fumée blanche.

— De la boucane ! de la boucane !

Et tout le monde sauta dans le foin et courut au rivage.

On distinguait maintenant tout à fait la goélette qui riait de toutes ses voiles et qui balançait sa coque, grosse des plus belles morues des grands bancs. C'est à la proue de cet élégant bâtiment que notre héros apparut d'abord à son peuple, massé sur la rive.

— Ohé ! ohé ! cria la goélette.

Et l'Ile-aux-Puces répondit :

— Noume !

Quand le navire accosta au village d'en face, il lui manquait un homme. Car le fils de Don l'Original n'avait pas attendu les formalités douanière et marinières pour sauter dans son île. Aussi avait-il profité d'une pointe de dune qui vint un instant chatouiller sa goélette, et d'une distraction fort brève mais fort heureuse de son capitaine.

Ce fut la dame Sagouine qui souhaita la bienvenue dans l'île au jeune conquérant des mers lointaines :

— Regarde ton vieux père, Noume. Tu l'as quasiment fait blanchir avec toutes tes Terres Neuves. Mais toi, tu t'es pas laissé crever. Ah ! mais quoi c'est que ces pêches, asteur ! Un homme s'en revient de la morue comme des noces. Il lui manque pas un poil, pas un chicot, pas une patte. C'est pas chrétien, c'te pêche.

Après ce discours de circonstance, la Sagouine s'épongea le front et céda la tribune à Don l'Original qui commença l'inspection de son fils. Il avait grossi, le Noume, godêche de hell ! Il avait tout à fait bonne mine. Michel-Archange vint alors s'informer de ses meilleures prises et reçut du héros fringant un coup de poing dans les côtes et un éclat de rire par la tête.

— J'ai pris de la morue, pis de la morue, pis de la morue, pis au bout de tout ça, une douzaine de belles catins basanées.

Les cheminots voulurent aussitôt s'en aller fouiller la cale, mais Noume les avertit qu'un bon corsaire ne traînait jamais son trésor avec lui, mais l'enterrait dans un lieu sûr, gardé par le « petit bonhomme gris ». Il expliqua aussitôt à la Sainte que le « petit bonhomme gris » était un ancien pirate à tête coupée qui se chargeait, depuis les temps reculés de la piraterie, de veiller sur les trésors enfouis. La Sainte répliqua qu'on aurait eu grand besoin d'un « petit bonhomme gris » pour empêcher le défunt Sam Amateur de sortir de sa tombe, le soir que son âme damnée avait mis le feu à l'église. Mais ces réflexions historiques furent bientôt noyées dans les hurlements de l'accordéon et de la guitare qui annonçaient à tout le royaume le retour de l'enfant prodigue.

Alors Noume se mit à raconter à ses braves amis et fidèles sujets les aventures et mésaventures de son expédition. Il décrit les belles princesses lointaines, au bois dormant ; qui vous accueillent d'abord parce que c'est forcé par le gouvernement, et ça vous dit : « Yes, sah » ; puis qui vous invitent à revenir parce que vous venez de loin et que ça aussi des frères dans la marine, et ça vous dit : « O corse, ma deah » ; et puis, qui se garochent à vos pieds, et qui s'accrochent à vos hardes, et qui miaulent, et qui chiaulent, et qui vous chuchottent ... hummm ... qui vous chuchottent des belles affaires.

— Des saloppes, dit la Sagouine.

— C'est la vie de pêche, répondit un cheminot.

— Saloppe de pêche aussi, reprit l'héroïque femme.

— C'est pourtant ces saloppes-là qui ont fourni à la Sagouine tous ses hommes, lui lança Noume du haut de sa charrette.

— Tous ses hommes ! se rebiffa la Sagouine. M'en ont fourni un et je l'ai pris, comme toutes les femmes qui sarvent le pays.

Alors Don l'Original jeta sur la dispute échauffée son baume royal :

— T'as pas à te confondre, la Sagouine. Les prêtres racontent que dans l'Ecriture Sainte, y en a une qu'en a pris sept, des hommes. Et elle se nommait quasiment comme toi : la Samarigouine.

Puis se tournant vers son fils, Don l'Original fronça le sourcil gauche :

— Faut t'avertir, Noume, que j'ons un petit brin de trouble dans l'île par les temps qui vont.

— Ecoute ton père, Noume, il va te le conter, dit la Sagouine.

Et aussitôt elle se mit en frais d'exposer à l'héritier présomptif l'état instable et ambigu des relations diplomatiques de l'Ile-aux-Puces avec le continent. A ce lugubre récit, Noume, le preux hardi, répondit par une grande claque sur la croupe de la noble dame et un formidable cri de guerre :

— Qu'ils viennent, les salauds ! A nous deux ! Ohééééé ! ohééééé !

Et tout l'Ile-aux-Puces comprit que le gouvernail de l'île serait désormais manié par leur jeune seigneur et maître, Noume.

Don l'Original posa son sceptre d'épinette sur l'épaule de son fils en lui disant solennellement :

— Va, mon garçon, j'avons pas trop d'un homme de plus icitte.

Le nouveau chevalier se redressa le genou, répondit par une grimace souriante à la simagrée de son père, puis marcha tout droit vers la rive, suivi de ses loyaux Citrouille et Michel-Archange.

VII. *De l'étrange apparition qu'eurent
les citoyens de la terre ferme du
côté de la mer*

Le gardien du phare avait, pour son malheur, abandonné sa tour à la garde des anges pendant une petite minute de visite à son tonneau. Le pauvre gardien allait pleurer toute sa vie cette fatale minute qui faillit coûter à son pays sa tranquillité et son repos. Car c'est précisément cette minute-là que choisit la mairesse pour faire à la tour, en compagnie de ses fidèles lieutenants, sa tournée de reconnaissance. Or en braquant son nez dans la lorgnette, que ne sentit pas la brave femme dans la direction de l'Ile-aux-Puces ! Une lueur rouge émergeait de l'eau, comme si les racines mêmes de la mer fussent en feu.

— Le bateau fantôme, s'écria le barbier.

Depuis un siècle et demi déjà, les habitants des côtes de mon pays apercevaient périodiquement cet étrange phénomène. Un bateau en feu errait à l'horizon avec une lenteur sinistre. C'était un voilier immense, gréé de mâts et de cordages, où montaient et descendaient des marins affairés. Tout le bâtiment et son équipage étaient la proie du feu qui éclairait le ciel entier.

— Le feu du mauvais temps, hurla la chapelière.

Ce bateau fantôme n'avait jamais manqué de faire son apparition la veille des grandes tempêtes. Aussi, bien téméraire le pêcheur qui aurait ignoré cet obscur avertissement de l'au-delà ! Car l'origine et la nature de ce phénomène ne laissaient aucun doute dans les esprits : le bateau fantôme venait des enfers.

On racontait au village que ce lugubre voilier n'était nul autre qu'un ancien bâtiment de l'époque coloniale qui aurait pratiqué un commerce assez louche, aux dires des uns, ou qui se serait rendu coupable, aux dires des autres, du rapt d'une jeune métisse. Quoi qu'il en fût, une Indienne mère, assez sorcière de son métier, avait jeté sur le malheureux navire un sort que les diables avaient pris au mot. Le même soir, le

bateau brûlait en mer, déclenchant une des plus horribles tempêtes jamais aperçues de ce côté de l'océan. Et depuis, le même bateau se voyait condamné à refaire son tragique voyage à la veille de chaque tempête.

Les habitants des côtes avaient beau se convaincre que ce sinistre sort était bien mérité, que le trafic illégal ne profite jamais, et que tous ces péchés ignobles sont tôt ou tard punis ; ils n'en restaient pas moins terrifiés à chaque apparition. Que voulez-vous, quand le diable se montre à Pierre, Paul est effrayé.

Ce soir-là donc, la mairesse et son état-major furent de nouveau gratifiés de ce lugubre avertissement du ciel. Car quand le Cornu en personne eut apparu à cette noble assemblée, cela ne pouvait être qu'un avertissement du ciel. Mais que lui voulait le ciel ? Là était la question.

— Un fantôme reste un fantôme, dit le barbier philosophiquement.

— Cela dépend, rectifia le marchand.

— Cela dépend de quoi ? demanda le maître d'école.

— Cela dépend de sa constitution, répondit la soeur hospitalière.

Et le banquier acquiesça.

On jongla encore quelque temps sur la mer immense qui se déroulait au pied de la tour, puis le barbier reprit :

— N'empêche que le bateau en feu est un fantôme.

Mais le banquier lui répondit :

— Pourtant un fantôme est d'ordinaire un homme.

Alors le marchand expliqua :

— D'ordinaire. Mais un fantôme n'est jamais ordinaire.

Et tout le monde se tut. Car le bateau venait encore une fois de sombrer, tous ses agrès en flamme, au fond de la mer.

La mairesse, qui dans ce démêlé n'avait pas jeté le poids de sa pensée, tourna sa lorgnette du côté de l'Ile-aux-Puces et vit un campement improvisé sur la rive gauche de l'île. Le chevalier Noume se tenait là, avec ses troupes, bivouaquant, bataillant et batifolant autour d'un grand feu mal éteint.